



# *En cas de sinistre*

---

KIEFER Mathieu  
Route des Vignes Bruéjous  
12330 Clairvaux d'Aveyron  
0670607361  
mathieukfr@gmail.com

***En cas de sinistre***

Projet de film documentaire  
(long-métrage) de Mathieu Kiefer

---

**« Alors que la vie elle-même  
est démente, qui de nous  
peut dire où se trouve la folie ?  
Trop de bon sens,  
n'est-ce pas aussi de la folie ?  
Chercher des trésors là où ne  
se trouve que la boue,  
n'est-ce pas pure folie ?  
Et la folie suprême  
n'est-elle pas de voir la vie  
telle qu'elle est et non telle  
qu'elle devrait être ? »**

Citation extraite de la comédie  
musicale *L'Homme de la Mancha*  
(*Man of La Mancha*), livret de  
Dale Wasserman, inspirée  
du roman de Miguel de  
Cervantes, *Don Quichotte*.

## **Lettre de présentation à l'attention du jury**

La formule pourra paraître convenue, mais voilà : ce projet, j'ai l'impression de le préparer depuis toujours. C'est que, depuis toujours, je souffre de Toc - pour Trouble Obsessionnel et Compulsif. Il fut longtemps « simple » partie intégrante de l'enfant que j'étais. Jusqu'à temps que, jeune adulte, il se fasse ennemi redoutable, charriant avec lui une longue dépression et requérant une thérapie comportementale et cognitive de 7 ans, sur fond de traitement antipsychotique et antidépresseur. Me voilà désormais âgé de 30 ans et (à peu près) maître en ma demeure.

Sur ce chemin, l'une de mes deux béquilles a été mon engagement politique. Foutraque, entier et contradictoire. L'autre a été mon cursus à l'Ecole Supérieure de l'Audiovisuel de Toulouse, et les quatre films que j'ai réalisés ou co-réalisés depuis. Puis vint ma rencontre avec une femme, pour qui la folie n'était pas chose honteuse, mais plutôt un phénomène social, fait d'oppression et d'émancipation. La folie, ma folie, devenait politique. Mon Toc, je le sortais alors du placard, pour m'apercevoir qu'il était constitutif de ma personne, de mes choix et mes idées, de mes forces et mes faiblesses. Même mon engagement politique avait été traversé par le Toc, voire y était né. Pourtant, mes compagnons de lutte faisaient peu de cas des personnes dont la raison s'égare ; j'espérais avec un film pouvoir changer la donne.

La tâche s'annonçait ardue. C'est que, le Toc, je l'avais rencontré la première fois à 12 ans, avec une émission de TF1, au travers d'images spectaculaires de gens nettoyant compulsivement leur cuisine. Drôle de miroir pour mes rituels magiques invisibles et mes images odieuses. Comment alors « utiliser » le cinéma pour retranscrire ces sensations vertigineuses et abyssales, ces endroits où se croisent la vie et la mort ? Quelle forme cinématographique choisir pour donner au témoignage l'envergure d'une histoire ? J'espérais trouver une solution via l'usage du portrait, sillon creusé depuis ma sortie de l'ESAV. Aller chercher l'altérité pour mieux exprimer ce que l'on ne sait soi-même pas encore dire.

Après un appel à témoignages, j'ai rencontré Laura, 20 ans, concernée par le Toc et fortement politisée. Après quelques rencontres fortes, j'écrivis un scénario. En parallèle, la lecture d'ouvrages concernant l'ancrage historique et anthropologique de l'obsession et de la contrainte intérieure enrichissait ma perception de la maladie. Ce scénario et ces lectures devaient me permettre d'éviter les écueils de mes précédents documentaires (parfois fragiles et décousus car pensés en cours de tournage). De contenir les sentiments très forts liés à la rencontre avec Laura aussi et au fait de mettre des mots sur des « choses » en moi interdites. Le départ soudain de Laura pour les USA allait mettre un terme à notre collaboration.

Je restais avec ce scénario sur les bras, dans lequel j'avais tenté de tout mettre. Mon goût du portrait. Mon humour noir et mon amour des mots. Mon affection pour la fiction, avec cette envie de scénariser ma thérapie. Mon envie de filmer des inconnus. Cet attrait pour la récupération d'images existantes, dans des archives ou sur internet. Ou encore ces purs exercices de style, pour aller

### Lettre de présentation

chercher la prouesse technique comme diversion symbolique, quand les choses sont trop dures à dire. Ce fut très fort de partager tout ça avec mes proches et amis, à qui souvent je n'avais jamais parlé de mon Toc. Et ces lecteurs, tous et toutes, déshabillaient le film pour me montrer sa colonne vertébrale : mon témoignage.

C'est donc 2 ans après la première ébauche du projet, en 2015, que je décide d'assumer le fait de raconter mon histoire. Sans pour autant avoir envie d'un « simple » auto-portrait. Perdu dans cet espace que j'ai ouvert, j'y convie mon amie Lucie, avec qui j'ai habité alors que nous étions ensemble étudiants, avant qu'elle ne délaisse le cinéma pour devenir psychologue à Paris.

Je lui explique que j'ai besoin et envie de raconter mon Toc, que j'espère y croiser « le politique », et que ce récit doit passer par une altérité sur laquelle ricocher. Lucie sera cet autre. Nous nous isolons dans une grande maison, et nous mettons en scène notre amitié, mon trouble, nos troubles comme espace de construction et d'échange. Nous laissons planer le doute sur la place de Lucie, amie ou compagne fictive, personnage qui a pourtant parfois la main sur la caméra. Je garde les rênes mais m'ouvre à cet altérité qu'amène Lucie. Nous jouons avec le film et le film joue avec nous, quitte à parfois m'éloigner de la matière centrale, le Toc. Qu'importe, je sais que nous y reviendrons.

Dans le même temps, j'ouvre un autre espace avec ma compagne et une amie photographe. Nous arpentons les rues de Toulouse en allant questionner et filmer des inconnus. « *Quand est-ce qu'elle a commencé votre vie ?* ». « *Qu'est-ce qu'un pas de côté ?* ». Parfois cela tombe à plat, et parfois la magie que je cherche est là. Là aussi, j'accepte d'être éloigné de mes spéculations écrites pour mieux me nourrir du réel.

Je joins à ce dossier des fragments de ces tentatives. Ce ne sont que des essais, bruts, et ne montrant pas forcément comment le film verra finalement se côtoyer gravité et légèreté. Mais ils valident, selon moi, l'idée selon laquelle ce film se construira à la croisée de plusieurs langages audiovisuels, de plusieurs espaces et personnages. Avec l'envie que la folie y résonne et s'y « montre » à chaque fois différemment. Quand bien même mon témoignage sur le Toc, pensé sous forme de voix off, constituera finalement la colonne vertébrale du film.

Je vous sollicite aujourd'hui car les moyens me manquent pour mener à bien mon projet. Bien que je choisisse par éthique personnelle et par choix artistique de le mener dans un certain ascétisme de moyens, en autoproduction (mais néanmoins soutenu par le collectif Ciné 2000 auquel j'appartiens depuis six ans), force est de constater que cette fois-ci ce cadre est trop contraignant. L'argent de la bourse pourrait me servir à financer les déplacements et l'intendance complexe qu'implique la multiplicité des personnes avec lesquelles je travaille, ou encore à financer le matériel de captation qui me manque, mais aussi et surtout à me libérer un temps précieux pour aller au bout de ce que j'ai lancé.

En espérant que ce projet parviendra à vous toucher, je vous prie de vous croire, Mesdames, Messieurs, en l'expression de mes sentiments les plus sincères.

Mathieu KIEFER



# Synopsis détaillé

---

1998. Un enfant qui donne de petits coups avec son bassin sur chaque angle de son bureau, en énumérant à haute voix des multiples de 5. Obsédé qu'il est par l'espace entre le bureau et le mur. Un péril, parmi tous ceux que recèle sa chambre, son monde. On l'appelle pour manger. Il ne peut pas venir : il est occupé.

2015. Mathieu a 30 ans. L'enfant est devenu adulte au prix d'une longue période, douloureuse et chaotique, marqué par une dépression et sept ans de thérapie, médicaments à l'appui. Maintenant qu'il le maîtrise la plupart du temps, le Toc, il veut raconter et comprendre. Et peut-être ainsi arrêter les derniers médicaments qu'il prend encore.

Un film comme une enquête sur soi-même avec le témoignage comme fil rouge, comme barque à la surface de différents univers, espaces et temps. Peuplés d'autant de personnages, fictifs ou réels. Réunis par Mathieu dans le but de raconter ce qui ne se dit pas : le Toc, sa violence, sa folie et sa portée. Et - peut-être - de tourner une page.

Mathieu, dans ce film, raconte le Toc pour la première fois. Dans la précision de souvenirs ou le flou d'années entières. Toujours en partant d'un détail, d'un objet, d'une sensation. En essayant d'assumer ce qui ne l'a jamais été auparavant : ce qui est bizarre, magique, violent, glauque, le versant surréaliste des obsessions. En essayant aussi de raconter le chemin de vie, l'enquête que constitue l'appropriation - notamment politique - du symptôme, pour en faire autre chose qu'une ligne sur une notice d'un médicament.

Une enquête qui prend dans le film appui sur le dehors, lors de déambulations urbaines où Mathieu part à la recherche d'une confrontation entre l'indicible de la souffrance psychique et la parole spontanée des inconnus croisés. A leur contact, des questions faussement naïves - et qui se rêvent universelles - prennent de l'envergure. Et, parfois, la discussion finit bien loin de son point de départ.

Un film qui s'isole dans la douceur d'une maison de campagne en travaux, pour s'y laisser bercer par une amitié ou un amour avec une jeune femme. Lucie. Il y a comme un écho entre les échafaudages dans la maison et cette relation sur laquelle Mathieu s'appuie pour «se retaper». Lucie et Mathieu filment ce quotidien partagé, où ils se surprennent à jouer, comme des enfants, à réinventer le monde comme si tout y était encore à écrire.

Un documentaire qui joue avec un comédien et un décor, dans lequel Mathieu remet en scène des séances de thérapie. Non sans humour, concernant ces moments où se dit pourtant l'abject ou l'indécemment. Avec un thérapeute qui se fait complice dans l'appropriation politique du Toc. En dehors des scènes, les interactions entre Mathieu et le comédien sont filmées, comme un espace qui s'ouvre à côté de la réalité pour la décrire, l'interroger. Toujours : un canapé, une magnifique lampe de bureau et cette figurine du Che sur une étagère.

## Synopsis détaillé

Et puis, il y a tout ce qui est impossible à dire, à montrer. Trop dense ou douloureux. Ces moments où le documentaire laisse place à l'imaginaire brut d'images d'archives récupérées ou glanées sur internet, et réorchestrées pour les besoins du témoignage. Des mises en scènes symboliques d'étapes de la vie ou de théories psychanalytiques, évoquées avec une maladresse volontaire, à hauteur d'existence. Ici une valise. Là, une porte fermée. Comme pour contenir ce qui est impossible à comprendre et garder une certaine pudeur concernant ces moments où la vie frôle la mort.

Ces langages comme autant d'espaces, se répondent et se contredisent. Mathieu en se racontant, mais en laissant dans le même temps d'autres se raconter, tente alors de se construire une cohérence dans un univers fragmenté et traversé. Le film, d'enquête, se fait voyage, et nous emmène alors vers un endroit que le Toc lui a dévoilé. Là où se croise la petite histoire et la grande. Là où l'on n'est plus simplement malade, mais comme les autres à la recherche d'une place dans ce monde, son Histoire, sa violence et sa beauté.





# Note d'intention

Un des principaux défis de ce film, c'est la coexistence de langages ou d'« univers » audiovisuels différents, parfois antinomiques, qui relève tout à la fois du parti pris artistique et de la nécessité.

Retranscrire pour la première fois mon vécu passé et présent du Toc a été aussi brutal que libérateur, et ce témoignage en l'état m'est insupportable. Inventer des mondes dans lesquels il puisse aller tricoter d'autres motifs que ceux que je connais trop bien s'est vite avéré nécessaire. Des mondes dans lesquels il puisse s'épanouir en quelque sorte. Des mondes pour faire une impérative diversion esthétique qui éloigne le film de moi. Mais aussi des mondes dans lesquels la rencontre, et donc l'accident documentaire, puissent avoir leur place.

La rencontre, avec ce film comme avec les précédents, est toujours ce qui m'a mis en mouvement. Je vois mon univers artistique comme une matière brute et outrancière qui n'existe vraiment que lorsqu'elle est sculptée et traversée par d'autres. Faire coexister cet impératif des autres avec le nombrilisme induit par mon témoignage, c'est une prise de risque artistique qui m'excite et me donne envie d'aller au bout du projet.

Dans le film, les moments avec Lucie sont captés sans pied, avec une caméra DV aidée par un micro additionnel. Dans la rue, la captation de la parole des passants se fait grâce à un appareil photo haute définition et à un micro additionnel là aussi. Les scènes avec le psychiatre seront elles filmées avec un dispositif se rapprochant de la fiction, pouvant se muer en dispositif documentaire dès qu'il s'agira de capter ce qu'il se passe « entre les scènes ».

J'assume et crois fort en cette multiplicité de langages. Elle fait écho pour moi à des lectures que j'ai pu faire, notamment *Âmes scrupuleuses, vies d'angoisse, tristes obsédés : Obsessions et contrainte intérieure, de l'Antiquité à Freud* par Pierre-Henri Castel ou encore *Psychanalyse et anarchie* par Roger Dadoun, Philippe Garnier et Jacques Lesage de la Haye. Dans ces ouvrages, j'ai appris à concevoir le Toc et la souffrance psychique comme un « fait total », à la fois historique, philosophique, artistique, anthropologique... pour démentir une approche médicale parfois obtuse et réductrice. J'aimerais créer une forme cinématographique documentaire dans laquelle ma réalité de cette maladie puisse s'épanouir dans toutes ses dimensions : intime, publique, médicale, fantasmée, politique, inconsciente... Et j'ai envie de croire au ballet entre ces dimensions, marqués par des ruptures formelles, mais mis en cohérence par mon témoignage sonore.

Je me sens aujourd'hui comme accompagné par certains des réalisateurs-trices qui m'ont marqué durant l'écriture de ce film par leurs choix artistiques fermes et radicaux. Je pense à Joaquim Pinto et son *Et maintenant ?*, pour la coexistence des espaces de l'hyperintime et du public / politique. Je pense à Pedro Costa et aux quatre heures on ne peut plus frontales qu'il m'a permis de passer dans la *Chambre de Vanda*. Je pense à *La pieuvre* de Lætitia Carton, ou à *Lame de fond* de Perrine Michel, pour qui la maladie impose une narration et une esthétique. Tous ces auteurs me donnent envie d'aller au bout de mon écriture, d'en assumer la fragilité et l'outrance.

Mais le plus marquant d'entre eux, c'est Alain Cavalier et son film *Le paradis*. *Le paradis* et sa caméra : ludique, intime et décomplexée, qui raconte le monde en filmant des jouets ou des arbres. Ramenant le spectateur à l'idée essentielle que vivre c'est jouer avec les éléments, qu'un adulte est un enfant qui joue comme un grand, et que réaliser un film c'est avoir la chance de mettre une partie de ce jeu en image et en sons. *Le paradis* m'a amené ça, cette puissance indéfectible du jeu.

On peut être surpris par ma volonté d'utiliser une mise en scène « fictionnelle » pour raconter ma thérapie. Quand elle prit fin en 2013, je glissai à mon thérapeute l'idée et le besoin d'un film, mais il déclina l'offre. Or faire jouer un autre thérapeute m'est impossible, tant ces sept années à consulter cet homme furent singulières. Des prises de conscience politiques aux larmes, en passant par certaines complicités joyeuses, je veux le raconter tel quel. Là se joue une partie de mon enjeu documentaire.

Du coup, si documentaire il y a, à cet endroit, c'est dans la mise en jeu de mon corps et de mes souvenirs dans ce décor de cabinet, avec l'aide d'une équipe de tournage parfois visible à l'écran. Notre collectif, Ciné 2000, a utilisé ce dispositif pour le film *Enfermés vivants*, où d'anciens détenus étaient amenés à « rejouer » leur détention dans un décor de cellule, tout en parlant de celle-ci dans un « off » documentaire. Ce dispositif a permis un film dense et entier, qui va chercher sa rigueur documentaire dans l'usage assumé de la fiction.

### Note d'intention

Je défends aussi un certain désir de lyrisme, loin du style pompier ou de l'outrance vulgaire. Plutôt l'expression exaltée de sentiments entiers, et l'évocation frontale de grandes questions existentielles - marqué que je suis par *Chronique d'un été* de Jean Rouch et Edgar Morin. Avec une caméra qui filme sans détour des inconnus se racontant face à elle, ou encore dans l'espace intime ouvert avec Lucie, où l'urgence est de parler de ce qui se joue profondément, sans politesse ni simagrées.

Enfin, et c'est essentiel, mon film est le fruit d'un ancrage politique qui va bien au-delà de son propos. Il a été déterminant pour moi de croiser la route de l'anti-psychiatrie, à travers des lectures, mais surtout via des groupes de parole militants, où se croisent des gens à l'étroit dans leur diagnostic et désireux de construire des solidarités concrètes. Mon film s'est nourri de ces moments, quand j'apprenais à partager ce qui ne se dit pas et étais touché par celles et ceux que je rencontrais.

Cet ancrage politique se retrouve aussi dans mes engagements auprès de groupes anarchistes et anti-autoritaires. J'y puise l'anticonformisme et donc l'énergie nécessaire pour tenter de mettre à jour un autre imaginaire autour du Toc, en m'éloignant de celui – glacial – proposé par les laboratoires pharmaceutiques, comme de celui, lapidaire, de Freud, qui a pu décrire les névrosés obsessionnels comme des gens fondamentalement pauvres, zélés et austères.

### Note d'intention

Concernant l'aspect politique de ma démarche cinématographique, j'ai pu poser dans un petit livre, avec quelques amis réalisatrices, *Avec une caméra* (paru aux éditions du Monde à l'envers), quelques grands axes qui me tiennent à cœur : économie de moyens, recherche d'alternatives en matière de production, de diffusion et d'organisation des tournages, engagement collectif. Reste que j'ai souvent réagi par rapport aux manières « dominantes » de faire du cinéma, et j'aimerais aujourd'hui que ce film me permette de traduire de manière plus aboutie ce en quoi je crois, notamment en matière de choix artistiques.

Dans l'ascétisme de moyens et l'usage de caméra dépassées, je m'inscris en faux par rapport à la quête effrénée de la définition parfaite. A l'inverse, quand j'utilise un appareil photo haute définition, c'est avec l'envie de magnifier la parole d'inconnus, loin du micro-trottoir journalistique traité comme un consommable de l'information. Quand je fais de la récupération d'images d'archives ou provenant d'internet (dans le respect du droit d'auteur), je prends acte de l'omnipotence de l'image dans notre société. Et en cherchant à tourner des images qui soient novatrices, précieuses et rares, j'essaie de ne pas prendre part à cette surenchère. Au-delà de ces refus, je suis aussi façonné par les médias, amateur de série téléés et gros consommateur d'images internet, et si ces langages font partie de moi, je leur cherche une place dans le récit qui mette en valeur leur puissance singulière.

J'ai beau en avoir écrit un scénario, je sens et espère que ce film va envoyer valser certaines de mes certitudes et m'amener plus loin. Je crois d'ailleurs que je le fais pour ça. Néanmoins, j'espère avoir réussi à vous dépeindre d'où il part et comment je compte m'y prendre pour le guider. Un film pour trouver d'autres mots afin de décrire ce que j'ai vécu et ne suis pas seul à vivre. D'autres mots que « maladie » ou « guérison », qui ne sauraient résumer la folle richesse d'une décennie de ma vie et d'un tourment de l'âme humaine vieux comme le monde.



## *Etat d'avancement et soutiens déjà obtenus*

J'ai écrit une version de scénario aboutie, mais qui - suite à mes premiers essais de tournage - demande à être retravaillée. Avec cette nouvelle version à venir je pense pouvoir tourner le film dans son ensemble.

Lors de ces essais de tournage (1 semaine) j'ai pu tester la partie « portrait » avec Lucie, mais aussi les entretiens avec des inconnus dans la rue.

Parallèlement à cela je suis suivi et aidé au niveau du matériel par l'association Synaps à Paris (caméras, salle de montage...) ainsi que par le collectif Ciné 2000 à Toulouse.

Je suis aussi en contact avec la région Midi Pyrénées pour présenter mon projet en vue de l'obtention d'une aide à la production, et ce lors de la session du printemps 2016. Après une première lecture, mon projet a retenu leur attention. Mais j'ai choisi de le mûrir avant de le soumettre. Soutenant l'action de Ciné 2000, ils se proposent de m'accompagner dans l'écriture du dossier de candidature, et espèrent que Ciné 2000 sera la structure avec laquelle je le présente.

## *Moyens à mettre en œuvre*

Il s'agit pour moi :

- De me libérer du temps pour la réécriture et le tournage.
- D'acquérir du matériel de captation (enregistreur sonore et caméra de poing pour les repérages et le tournage).
- De m'aider à financer les allers et venues et l'intendance attenante au tournage.



# *En cas de sinistre*

---

KIEFER Mathieu  
Route des Vignes Bruéjous  
12330 Clairvaux d'Aveyron  
0670607361  
mathieukfr@gmail.com